Après les conférences d'automne

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **64 (1935)**

Heft 2

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040800

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Après les conférences d'automne

Notre école remplit-elle encore pleinement son rôle dans la société actuelle ? Il est permis d'en douter ! C'est ce qu'a démontré M. Piller, Directeur de l'Instruction publique, quand, dans maintes circonstances, il dressa, de l'heure présente, un tableau suggestif et fit ressortir la nécessité d'une nouvelle adaptation de l'enseignement. « Ce qui fait défaut au peuple fribourgeois, a-t-il déclaré, ce sont des *idées justes* et le *courage et l'enthousiasme pour soutenir son opinion.* Si nous observons la jeunesse qui peuple notre pays, nous constatons que sa vie se passe assez normalement ; chez nous, nos jeunes gens et nos jeunes filles suivent, plus ou moins consciemment, l'exemple de la masse ; mais à peine ont-ils franchi la frontière de notre canton que, trop souvent, ils grossissent les rangs de la canaille et des dévoyés ! »

Le bon instituteur sait que sa mission ne se borne pas à l'instruction, il doit développer la personnalité de l'écolier. Les cerveaux, une fois meublés de connaissances, l'œuvre n'est que commencée ; il faut provoquer la réflexion, habituer l'enfant à l'effort ; les idées justes qu'on lui a inculquées, comme écolier déjà et comme adulte ensuite, il doit les réaliser dans sa vie. La valeur d'un enseignement ne dépend nullement de l'abondance des matières du programme, elle se mesure aux personnalités ainsi formées. Que chacun le comprenne, préparer une classe, corriger les travaux, c'est une partie de notre tâche, le couronnement en est la préparation des jeunes gens à la vie.

Nous traversons actuellement une période empoisonnée, matériellement et économiquement, pour avoir *perdu le vrai sens de la vie.* Toutes les souffrances morales, qui éprouvent si durement l'humanité, ont à leur base une erreur commise dans le domaine intellectuel.

Quelques erreurs :

On s'est mépris sur la notion du *bonheur:* on a cru au progrès indéfini qui, disait-on, rendrait l'homme plus heureux ! C'était oublier qu'on peut vivre heureux même dans la pauvreté. Pour beaucoup, *l'Etat* n'est pas un ennemi, mais quelqu'un à qui il faut arracher tout ce que l'on peut ! L'Etat peut tout ; donc, il ne faut pas s'en faire, profitons de la vie, jouissons et dépensons car, derrière nous, il y a la commune pour parer à toute éventualité. La *crise !* Que de phrases sur ce mot ! Elle est la cause de tous les malheurs ! Mais la vie est une crise continuelle ! Chaque génération et chaque individu a eu et aura ses difficultés. La crise est donc un état normal !

Nous avons, de la vie, une conception trop théorique ; c'est pourquoi, il faut avoir des idées saines et justes et les vivre concrètement. Il nous faut des hommes qui réalisent dans le temps

ce que, théoriquement, ils savent être la vérité. Notre école ne répond plus aux besoins actuels ; elle ne forme plus suffisamment d'hommes aux vues claires, prêts à l'action. Chaque période a ses exigences, ses besoins. Notre époque exige autre chose que celle d'il y a dix ans. La routine est la négation de tout progrès ; sachons en sortir, même à l'école, adaptons notre enseignement aux besoins du temps présent. Ce sont des gens de caractère, d'énergie et de volonté, qui nous feront sortir de l'impasse, où tant d'erreurs nous ont précipités. Le corps enseignant a l'impérieux devoir de préserver le pays de l'erreur, d'arrêter toute idée fausse, d'implanter et de fortifier les idées justes.

Tout ici-bas est *sacrifice* et renoncement ; le dévouement et le don de soi donnent à la vie sa valeur. Dans la famille, les parents se sacrifient pour leurs enfants ; et ceux-ci leur seront d'autant plus chers que le don de soi aura été plus complet. Le travail est aussi une suite de sacrifices et de dévouements ; sa valeur est proportionnelle à l'effort qu'on aura voué à son exécution. Tout travail qui ne demande pas de volonté n'est qu'un travail d'automate ; il devient souvent du gaspillage ou du sabotage. Je préfère deux lignes bien écrites, où l'on voit l'effort de l'enfant, à un travail de longue haleine négligé ! C'est pourquoi l'école doit exiger de l'élève un travail précis et *fini* et elle ne doit rien laisser passer qui soit incorrect dans la conduite des enfants. « Exiger peu, mais bien », tel devrait être le mot d'ordre de tous les éducateurs.

Ces opinions justes, il faut les défendre avec courage, avec une légitime fierté. A l'école, toutes les branches fournissent à l'enfant l'occasion de défendre son opinion et mille petits événements peuvent lui apprendre à se tirer d'affaire dans les difficultés de la vie.

L'école doit aussi former le *cœur* de ceux qui lui sont confiés, en leur donnant plus d'amour patriotique, plus de fierté fribourgeoise. Son rôle n'est pas de former des citoyens universels, mais bien des gens de tel village. Pour cela, l'éducateur vouera tous ses soins à cultiver les idées saines et justes qu'il rencontrera et corrigera, avec toute l'énergie nécessaire, les erreurs qui sont pour nous sources de malheurs, spécialement la loi du moindre effort, encore trop bien observée chez nous.

Il faut que nous *tenions notre rang*, car Fribourg représente, en Suisse et dans le monde, une force morale et une discipline sociale. Nous avons, dans notre pays, des ressources immenses de bonnes volontés ; il faut les exploiter et les orienter vers un idéal : réaliser le christianisme, former un Etat chrétien. C'est notre devoir et notre intérêt.

* * *

Si l'école ne remplit pas entièrement son rôle, si notre enseignement n'est plus adapté aux exigences actuelles, est-ce que les *programmes* et notre organisation scolaire n'en seraient pas un peu

la cause ? Jusqu'à ces dernières années, où un allégement a été consenti, nos programmes, par la quantité de leurs matières et leur étendue, étaient surchargés. Pour les parcourir, il était souvent nécessaire de brûler les étapes ; aussi, au lieu d'une vocation, c'est un métier que parfois le corps enseignant devait exercer. On a compris l'urgence d'une réorganisation, c'est pourquoi, actuellement, chaque maître peut établir lui-même son propre programme. Mais n'a-t-on pas passé un peu rapidement d'un extrême à l'autre : d'un programme imposé à un libre choix des matières qui doivent le constituer ? Maints jeunes maîtres ne se sont-ils pas trouvés quelque peu désorientés, devant cette nouvelle besogne, pour l'accomplissement de laquelle l'expérience leur manquait ? Afin de faciliter la tâche de chacun et aussi pour le bien des élèves, ne serait-il peut-être pas bon que nous ayons encore quelques directives, du moins pour certaines branches, car il arrive fréquemment que des élèves, par suite de promotion ou de changement de domicile, parcourent, pendant plusieurs années consécutives, le même programme d'histoire ou de géographie, par exemple ?

Les *examens*, tels qu'ils étaient pratiqués naguère, n'étaient pas sans entraver la bonne marche de l'école. Chaque année, pour bon nombre de classes, ils avaient lieu un, deux, voire trois mois avant la clôture de l'année scolaire. A cette date, le programme ne peut être parcouru ; c'est parfois juste alors, après un assez long entraînement, que de sérieux progrès commencent à se réaliser, particulièrement pour le langage dans les classes inférieures. Le développement intellectuel de l'élève n'est pas directement proportionnel au temps d'étude : c'est surtout vers la fin de l'année scolaire, quand le programme s'achève, que le meilleur travail se fait : donc, souvent, après l'examen.

Nous avons été heureux de constater que, l'année dernière, pour certaines branches, l'on a tenu compte des conditions du moment ; on a évité, au corps enseignant, cette course à l'examen, ce « chauffage à blanc » du calcul, en particulier, qu'exigeait, au préjudice du français, la perspective des cartes de calculs ; ces cartes devaient examiner le programme dans sa totalité, alors que, en février ou mars, il n'était pas encore parcouru entièrement.

Et le *classement général ?* N'a-t-il pas contribué à détourner l'école de son vrai but ? en stimulant l'activité du maître, presque exclusivement dans le domaine de l'instruction, au détriment de l'éducation. Or, c'est avant tout le cœur de ses élèves que l'instituteur doit former et conquérir, le reste arrive par surcroît ! Ce classement général est une réponse bien ingrate que l'on fait au dévouement de chacun : l'action des maîtres s'exerce au milieu de difficultés et d'éléments tout à fait différents.

Nous avons été agréablement surpris en apprenant que des *causeries d'ordre pédagogique*, faites par des personnalités compétentes, remplaceraient les conférences de cercles. Celles-ci, cependant,

rendaient de grands services, notamment aux jeunes maîtres. Pour combler cette lacune, il faudrait recommander aux jeunes d'assister à l'une ou l'autre séance de classe, chez un collègue qui réussit particulièrement bien dans l'enseignement de telle ou telle branche. Ces quelques heures leur seraient alors plus profitables que celles passées dans une conférence de cercle ; le maître donnait là, sans doute, des leçons-modèles, mais avec le souci de se conformer scrupuleusement aux étapes logiques d'une leçon, plutôt que de laisser entrevoir toute l'aisance de sa spontanéité.

Disons aussi que le dénuement dans lequel, jusqu'ici, s'est trouvé le corps enseignant, soit en fait de *manuels*, soit en fait de *matériel intuitif*, compliquait sa tâche.

Et s'il est un dernier vœu à formuler, c'est que l'on *dote le cours inférieur d'un nouveau livre de lecture*, digne de ses aînés ! Celui qui est actuellement en usage est vraiment trop indigeste !

Ces quelques lignes n'ont aucune prétention, elles ne sont que la libre expression de pensées opportunes. Un libre échange de vues entre les maîtres développera la confiance mutuelle et collaborera au bien de notre école. F. P.

Voyages en Pays de Fribourg [1]

(par Louis Maillard, insp. scolaire)

Pour faire aimer le pays de Fribourg, il suffit de le faire connaître.

Il suffit de le parcourir attentivement de l'alpe à la plaine, du lac aux collines rondes de la Veveyse, pour que nous sentions éclore en notre cœur un grand amour.

Et quand l'objet commun de notre amour et de notre connaissance est aussi attachant, nous nous trouvons pris dans un cercle vicieux : L'une nous entraîne à plus d'amour qui demande à son tour, et sans cesse, plus de clarté... M. Maillard, qui est un patriote vibrant, éclairé, généreux, a conçu et réalisé le projet de nous faire aimer son pays, en nous le faisant mieux connaître.

Ses *voyages en pays de Fribourg* n'ont pas d'autres desseins.

En excursionnistes prudents, nous ouvrons la carte d'abord et nous nous renseignons. Fribourg est là, entre les grandes vagues figées des Alpes et les vagues capricieuses des lacs. La ligne bleue de la Sarine le coupe en deux morceaux, tandis qu'à l'ouest, la Broye traîne dans la plaine la nonchalance de ses eaux.

Partons de Fribourg vers la rude Singine. Nous nous souvenons un instant que la vallée de la Sarine fut longtemps infranchissable. Comme il est aisé, maintenant, de quitter ces lieux chers. En effet, du Gottéron, nous promenons notre regard sur le vieux Fribourg des Zæhringen, dont les donjons se dressent encore sur les falaises, comme des épées de pierre.

Fribourg, ville libre et forte, ville croyante aussi. De toutes parts, de bons

[1] La traduction allemande, due à M. Alphonse Aeby, a paru à la même édition.